

XYZ. La revue de la nouvelle

Victoire

Josée Levesque



Numéro 78, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levesque, J. (2004). Victoire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 43–52.

Victoire

Josée Levesque

Car la mort, me semble-t-il, doit être crainte. Ne pas la redouter, c'est diminuer la vie même.

Tous ces mondes en elle,
Neil Bissoondath

Je ne sais même plus l'âge de la Terre. J'erre ici depuis toujours, il me semble, mais si je peux vous parler maintenant, j'imagine que vous m'offrez un second jugement dernier. Vous désirez sonder mon cœur et mes reins, mon esprit et mon âme ? Sondez, je n'ai honte de rien. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par Amour, par un Amour pur et inconditionnel. Vous voulez me condamner aux ténèbres, alors que je suis habitée par la grande loi divine, celle d'Aimer. Sur Terre, l'Amour engendre les pires souffrances. L'Amour, c'est le feu auquel nous désirons ardemment le moins échapper, en fait c'est l'enfer le plus convoité. Je suis ici, devant vous, parce que j'ai aimé comme seule une mère peut aimer et que l'Amour m'a imposé des choix cruels pour tenir une promesse... une promesse d'Amour, nobles Juges.

J'ai tué ma mère en venant au monde. J'ai assassiné la femme de ma vie. Mon père, par pure méchanceté, me l'a raconté et radoté des centaines de fois afin que je n'oublie jamais le mal que j'avais fait.

Mon père était petit et maigre avec des cheveux hirsutes et noirs. Il buvait des litres de vin et quand mon père buvait, je passais de longs moments d'enfer. En premier lieu, il me crachait au visage ma venue au monde. *Ta pauvre mère avait les jambes attachées aux montants du lit. Elle hurlait comme une louve prise dans un piège. Son cri de douleur et de désespoir perçait les nuages, traversait le ciel pour aller casser les étoiles. Du sang coulait sur le lit comme le torrent au printemps. Ce fut la scène la plus horrible de toute ma vie, cette image me poursuit toujours. Il n'y a que le vin pour*

soulager ce calvaire. Et c'était loin d'être la fin, petite salope. La sage-femme a dû entrer sa main puis tout son bras dans les entrailles de ta mère. Et là, dans un grand hurlement rouge, tes cheveux noirs sont apparus. La sage-femme est allée te chercher en te traitant de démon. Dès qu'elle t'a déposée dans les bras de ta mère, tu as poussé un grand cri de colère. C'est ainsi que tu as achevé ta mère, ma pauvre femme bien-aimée. Par la suite, il me menaçait de me jeter dehors et d'aller m'égarer au fond de la plaine, à l'entrée du bois comme pâture aux loups. *Une bouche de moins à nourrir.* Je me croyais responsable de tous nos malheurs, alors la honte m'interdisait d'en parler. Parfois aussi, il avait un regard étrange, celui d'un chat sauvage. Et lorsqu'il me regardait comme ça, je savais être la chose qu'il haïssait le plus au monde. Il me battait, car j'étais une damnée, une criminelle.

Petite, je prenais soin de lui. Je cuisinai, reprisais, lavais le linge, m'occupais des animaux, faisais le beurre et le fromage. Certains soirs, le vin coulait dans sa gorge comme un torrent furieux. Ces nuits-là étaient douloureuses. Mais comme j'avais tué ma mère, j'acceptais la souffrance pour que ma mère me pardonne. Il disait que, par son dernier souffle, elle m'avait damnée. Lui, le Désigné de Dieu, devait faire expier les ténèbres qui m'habitaient. À ces moments-là, il me traînait par mes longs cheveux noirs sur le plancher raboteux, comme on traîne les brebis égorgées pour aller les suspendre afin qu'elles se vident de leur sang. Puis, près de la trappe de la cave, il me plaçait debout, l'ouvrait pour me faire tomber la tête la première dans les ténèbres de notre maison. Je me roulais en boule, transie de froid et de peur. La cave était habitée par des rats. Ils se postaient sur les sacs de blé et me dévisageaient. J'ai longtemps cru que mon père les gardait là pour me surveiller. À l'aube, quand il partait pour les champs, je quittais la cave humide et reprenais le quotidien là où je l'avais laissé.

Et vous, oui, vous les Juges bien assis sur vos nuages roses, écoutez ceci : je ne peux pas expliquer les raisons qui poussent les humains à mal saisir cette manifestation fulgurante qu'est l'Amour. Mais tout ce temps d'errance, prisonnière de mes

affreux souvenirs, est déjà une lourde condamnation. J'ai juré d'aimer. Et d'être ici m'empêche de tenir cette promesse.

Mon père était incapable d'aimer comme aurait dû être aimée une petite fille qui n'a pas eu de mère. Je devais attaquer en lui une chose précieuse qu'il défendait farouchement en me battant. Père vivait sur un territoire invisible connu de lui seul et quand, sans le savoir, j'en franchissais les lignes imperceptibles, je devenais l'ennemie.

Une enfance comme la mienne, ça brise une vie, Juges. C'était trop grand et trop haut à franchir, ni l'espoir ni l'espérance n'y sont parvenus, d'ailleurs.

Mon père est mort le jour de mes quinze ans. Il était parti dès l'aube pour les labours avec deux grosses cruches de vin. Vers la fin du jour, des gens sont venus me rendre notre cheval en me disant que mon père gisait sous sa charrue. J'ignore totalement ce que j'ai ressenti à la mort de cet homme et, pas plus aujourd'hui, je ne saurais le dire. Aux funérailles, je connaissais peu de gens, car je quittais rarement la ferme. À l'église, ces gens venaient me dire leur tristesse devant ce terrible accident, mais certains d'entre eux m'ont chuchoté à l'oreille qu'une vie nouvelle commençait pour moi. Des hommes, pareils à mon père, me souriaient, je ne savais pas qu'un homme pouvait tant sourire et même dire *on va tous t'aider à tenir ta ferme, ma belle fille*. J'étais bouleversée de découvrir de tels humains et, pour la première fois de ma vie, j'ai reçu de l'Amour. Ce jour-là, ma mère ne m'avait jamais tant manqué et, maintenant, je sais que c'est ce jour-là que ce manque est venu s'installer au creux de mon ventre comme une maladie dormante.

Le lendemain, le fils d'un des villageois est arrivé pendant que je m'occupais des bêtes. Il était grand avec les yeux d'un bleu très pâle et des cheveux couleur de miel. Il était le contraire de mon père. Une sensation inconnue m'a chaviré le corps et le cœur, puis une image est arrivée dans ma tête comme une vision du futur, lui et moi sur la ferme... En me tendant la main, il a demandé avec espièglerie d'où venait tout ce rouge sur mes joues.

Les jours suivants, je ne pensais qu'à lui. Je n'avais jamais vécu pareille ébullition intérieure. Avec lui, j'étais vivante. Comme dans ces courts moments d'enfance où je fuyais la ferme durant quelques heures. J'allais alors dans les vergers, sur la plaine et près du torrent. Je regardais les arbres, les feuilles, les insectes et les animaux. J'observais les nuages, frôlais le vent et goûtais toutes les eaux. Puis, je me roulais dans les fleurs sauvages pour sentir comme elles. Grâce à cette union intime avec la terre, je pouvais supporter mieux ma solitude. Puis, Paul est devenu ma planète.

Mes terreurs d'enfance ont pris le chemin de mes profondeurs et ma vie auprès de Paul est devenue magnifique. Je n'aurais jamais cru qu'une telle existence pouvait exister. En quelques mois, la ferme s'est métamorphosée. Paul avait un don pour les animaux. Souvent, j'allais au village et des dames me disaient combien j'avais embelli.

Paul et moi sommes devenus amis, puis après quelques semaines, nos regards sont devenus frôlements, nos frôlements touchers et nous avons transformé ces touchers en une intimité de cœur et de corps. Nous sommes allés voir le curé du village afin de faire bénir notre union. Ces nouvelles nuits silencieuses me procuraient une paix profonde, plus de cris, plus de peur, plus aucune menace, plus de balades forcées sur le plancher et surtout plus de séjours répétés dans la cave humide et froide, non, juste le corps amoureux et chaud de Paul.

Un beau matin, j'eus des nausées. J'allais devenir quelqu'un qui offrirait à la vie un être d'Amour. Un être qui aurait tout ce dont j'avais été privée, un Amour inconditionnel.

Dès les premières semaines, mon corps a éclos comme une fleur. Mes joues, mes seins, mon ventre et mes fesses devinrent dodus. Paul nageait dans le bonheur. Il avait assemblé une grande cuve qu'il mettait près du puits et, très tôt le matin, il la remplissait. En fin d'après-midi, l'eau devenait gorgée des rayons du soleil. Chaque jour de cet été-là, Paul me déshabillait doucement avec les mêmes gestes et dans le même ordre que la veille. Il se réjouissait devant mon corps de femme qu'il trouvait plus

beau de jour en jour. Il me prenait dans ses bras et me déposait doucement dans l'eau, puis, après de longues caresses, il me faisait l'Amour avec une tendresse qui, aujourd'hui, me fait encore pleurer, tellement c'était beau et tellement c'était bon.

La sage-femme qui m'avait mise au monde arriva un matin les bras chargés de cadeaux : huiles, herbes, confitures et pain. J'en étais à quatre mois de grossesse. Cette personne qui m'était complètement inconnue entra dans la maison avec précipitation. Elle devait avoir environ soixante-dix ans. Elle arborait dignement une couronne de cheveux gris et des yeux presque blancs. Elle s'appelait Mamie. Je la fis asseoir et la laissai parler.

Tu es arrivée dans ce monde quelques semaines avant la date prévue. Ta maman était une femme soumise. Ton père était un salaud, ma petite, un salaud... Il a épuisé ta mère avec de lourds travaux. Je venais lui rendre visite souvent, mais lui me chassait. Il disait que les vaches dans les champs n'avaient pas de visite avant de mettre bas, alors pourquoi je m'acharnais à venir les déranger ? C'est une villageoise, amie de ta mère, qui est venue me chercher un soir. Ta maman avait des douleurs depuis deux jours. Elle était couverte d'écorchures et son état général était lamentable. Sa faiblesse me fit peur et comme tu sais, ma petite, mes craintes étaient fondées. Mais toi, mon ange, tu es là et tu es belle et en santé. Alors, je viens te demander un grand privilège. Je désire prendre soin de toi afin que s'apaisent de vieux remords. Le jour de ma mort, quand je vais rencontrer l'âme de ta mère, je pourrai lui demander dignement de me pardonner ma faiblesse devant la méchanceté de ton père.

Cette vérité autour de ma naissance fut un cadeau. Jamais ma mère ne m'avait maudite. Elle avait eu le temps de me sourire avant de mourir. *Ton père la faisait trimer du matin au soir. Le jour où elle t'a donné la vie, elle était couverte d'ecchymoses, des blessures de femme battue. Elle était trop épuisée pour accoucher. Elle était maigre comme un chicot, ta maman, elle crevait de faim.*

Dans mon ventre, la vie s'annonçait pleine de vie. Ce petit, nous l'attendions comme une récolte d'automne. Paul sifflotait tout le temps. Si vous saviez, Juges, combien cet homme dégageait bonté et Amour. Jamais je n'avais peur de lui. Jamais

de regards étranges comme ceux de mon père. Dans la gorge de Paul, le vin coulait en petit ruisseau de juillet, jamais en torrent de printemps. Tout mon corps contre son corps vibrait de bien-être, de chaleur. Dans ses bras, je me transformais en un petit chaton dans le poil de sa mère. Et près de lui, j'étais une reine protégée par les mille chevaliers qu'il était.

La pleine lune a fait couler mes eaux, la marée avait quelque chose à livrer. J'ai aimé cette souffrance, car elle manifestait la vie dans son plus grand désir de survivre. Paul, habitué à accompagner ses brebis à mettre bas, était d'un calme rassurant. Mamie, les yeux dans l'eau, le regardait à l'œuvre sur mon corps qu'il massait, caressait, embrassait et léchait devant ce déluge de douleur. Mamie me dit que j'avais un homme rare, jamais elle n'avait vu cela. Tout s'est bien passé quand Nicolas est né.

Après quelques semaines, un malaise profond remonta de moi. En fait, c'étaient toutes mes craintes d'enfance et même de plus loin encore. Un état d'urgence, comme une loi que je devais suivre pour que rien de mal n'arrive à mon enfant. Pour me soulager, je devais être la mère la plus admirable du monde, donc tout mon temps devenait temps de bébé. Le matin, je quittais la maison très tôt pour ne revenir que le soir. Comme lorsque j'étais enfant, je flairais le temps. J'écoutais le vent et le regardais agir sur les feuilles des arbres. J'observais les nuages, goûtais l'eau du puits afin de sonder si les éléments m'étaient favorables. Je prenais alors le chemin du torrent avec le bébé sanglé à mon ventre. Tout le jour me servait à lui donner le sein et à lui répéter en douce litanie, *je suis ta maman, mon bébé, ta maman, ta maman... ta maman que tu n'as pas tuée. Une maman vivante.*

Je refusais la présence de Mamie et même celle de Paul. Loin de tous, je devenais louve. Je léchais mon bébé pour que toujours nos odeurs et nos âmes soient fusionnées. Je me savais en sécurité quand je ressentais cette union entre moi, la Terre et les éléments.

Juges, j'ai été la meilleure des mères. C'est difficile de doser l'amour et la protection, mais je vous prie, ramenez-moi sur Terre. La vie a été impitoyable pour moi. Jamais je n'aurais pu

songer à un tel destin. Mes Seigneurs, croyez-moi. Je suis ici parce que j'ai trop aimé et cet Amour a pris de moi toute l'énergie de l'Amour.

Un matin, les nausées sont revenues. Paul s'émerveilla. Dans mon âme, je me suis mise à imaginer une petite fille aux cheveux noirs et lumineux, une petite fille douce et espiègle que son frère pourrait chérir et protéger.

Cette seconde grossesse me rendait malade. J'étais faible et devais, certaines journées, garder le lit. De plus, une grande chaleur s'abattit sur la région et aspira en vapeur toute mon énergie.

Un matin, un messenger vint dire à Paul que son père s'était blessé. Il partit en demandant à une petite voisine d'aller chercher la sage-femme. À bout de souffle, la petite arriva dans une maison vide. Mamie était absente.

L'humidité insupportable me suffoquait et Nicolas pleurait car il voulait aller se rafraîchir au torrent. Trop épuisée, je ne pris pas la peine de sonder les éléments ni même de regarder le ciel. Je suis partie avec Nicolas. Après vingt minutes de marche en plein soleil, j'ai enfin entendu le murmure de l'eau. Nicolas tirait mon bras pour me faire avancer, mais j'avais l'impression que mon corps refusait de bouger. Je me souviens de mon bras revenant vers moi avec ma main vide. Le soleil me brûlait et je suais et suais encore. Je voulais avancer. J'avais beau crier « Nicolas », je n'entendais pas ma voix. Un violent coup de tonnerre a retenti et la terre a frémi sous mes pieds. J'ai ressenti un serrement dans ma poitrine. La douleur m'empêchait de respirer. Tout est devenu noir et silencieux.

À mon réveil, j'étais seule, étendue dans une mare d'eau. Il y avait eu un orage, un orage puissant. Mon corps me résistait. J'avais très froid. Chaque mouvement que j'amorçais avortait de lui-même. Puis j'ai entendu ma voix qui chuchotait : *Nicolas, Nicolas, Nicolas*. Des images d'horreur accompagnées d'une peur indéfinissable m'ont saisi le cœur... Mon Dieu, comment aurais-je pu retenir Nicolas près de moi ? À trois ans, les enfants ne savent pas encore obéir. Lorsque je me suis enfin relevée, un grondement m'a fait regarder le ciel. Un nuage noir se dirigeait

dans les profondeurs de la plaine, là où mon père est mort. Ce nuage avait épousé, pour moi, la forme d'un monstre qui me narguait.

Je suis arrivée avec peine près du torrent. Les rochers étaient pénibles, glissants. Dans certaines enclaves de roches, restait la marque d'une coulée d'eau et de boue. Une déferlante avec du sable et de la terre. Ça me donna une douleur au ventre. Avec peine, je descendis. Près d'une petite plage, j'aperçus un bout de tissu rouge qui transperçait le sable. Je me mis à creuser dans le sable comprimé. La culotte était bien celle de Nicolas, mais mon fils n'était pas là.

Plus loin, là où le torrent fait un petit lac avant de se métamorphoser en rivière, des gens formaient un cercle. Tous avaient la tête inclinée. J'ai crié. Certains sont venus vers moi pendant que les autres refermaient le cercle. J'étais paralysée. À mon arrivée, le cercle s'ouvrit sur le corps boueux de Nicolas. Le torrent avait volé mon fils. J'ai voulu prendre ce petit corps pour le réchauffer et retirer la boue qui s'était emparée de sa bouche et de son nez. Mais au moment de bouger, je suis tombée dans un gouffre intérieur.

Deux jours durant, j'ai parcouru le sentier tortueux des fièvres et des songes. Quand j'ai ouvert les yeux, Paul me serrait fort dans ses bras et pleurait des pardons et des pardons à n'en plus finir. Mais en moi, tout s'agitait. L'état d'urgence me harcelait si fortement que j'avais l'impression que j'allais éclater, que mon corps se projetterait sur les murs en d'immenses flaques visqueuses et rouges.

J'ignorais comment survivre. Mon fils était seul, sans moi, sans sa mère, dans un monde inconnu. Il me fallait rejoindre Nicolas. Paul s'accrochait désespérément à l'autre bébé qui grandissait en moi, mais cela ne donnait pas de mère à mon fils.

La vie devint impossible. La mort me grugeait comme une gangrène. Les images des murs chargés de sang étaient quotidiennes. La seule solution possible était une mort terrestre. J'emmènerais avec moi le bébé et j'irais rejoindre Nicolas. Je devais faire quelque chose pour me sortir de cette angoisse. J'étais

tellement malade que j'aurais perdu le bébé même si j'étais restée sur terre.

Par une belle nuit fraîche débordante d'étoiles, j'ai chargé le fusil de mon père et l'ai pointé sur mon cœur. Paul est arrivé. Il a saisi mon arme. Le coup est parti. Tout seul. C'était un accident. Paul le savait. *La blessure n'est pas mortelle. Si tu vas chercher de l'aide, mon amour, tout ira bien. Ne sois pas inquiète, je t'attendrai sagement.* Je n'ai pas senti d'inquiétude, mais plutôt une grande paix, car j'avais, là, sous mes yeux, l'opportunité de réunir ma famille, mes Amours. J'ai rechargé le fusil et dit à Paul de ne pas avoir peur, car bientôt nous serions tous réunis. Et, sans regarder son regard, je lui ai tiré dans le cœur pour être certaine de sa mort. Puis, sans crainte, j'ai retourné l'arme contre moi et je me suis enlevé la vie. J'ai donné tout mon Amour à ma famille. Et c'est ce que je croyais de plus vrai dans cette démesure amoureuse.

Ici, je n'ai rien trouvé. Ni fils, ni mari, ni ventre rond. La mort a tout pris. Je souffre d'eux. L'errance est intolérable...

Je sais combien les êtres humains souffrent sur ma planète, mais j'implore du plus profond de mon être votre grâce, votre bienveillance. Je suis condamnée parce que j'ai trop aimé. Et si les douleurs de mon enfance peuvent effacer un peu de ma faute, alors je vous dis humblement merci pour cette immense souffrance. Je demande pardon et encore pardon, mes Seigneurs. Si seulement vous ressentiez cette douleur... cet épuisement dans la peine. C'est aussi lourd qu'un cadavre dans les bras. J'ai eu assez d'Amour pour en atteindre les plus lointaines frontières. Faites-moi revenir dans ce temps de grâce où mon fils, tel un chaton, ronronnait sur mon cœur attendri de mère.

Non... je n'ai pas honte de moi. On ne peut pas avoir honte de l'Amour quand on en ignore le côté sombre... maintenant je sais que toute grande lumière s'épanouit sur le dos d'une ténèbre. Je demande une remise de peine, car personne n'a enseigné aux humains les limites de l'Amour. Comment pourrions-nous savoir? L'un des vôtres, un dénommé Jésus, est venu sur ma planète et, au nom de l'Amour, il s'est laissé crucifier. Enseignez-

moi maintenant comment comprendre les limites de l'Amour ! Il nous a dit d'aller rejoindre son père. Moi, je n'ai rejoint que mon fils...

Accordez-moi une autre chance. C'est l'Amour, l'arme première de Dieu, qui a éclairé ma conduite. Je sais qu'un enfant a besoin d'une mère pour combler cette part de néant qui vient au monde avec nous. J'ai tout dit maintenant. Mon destin vous appartient.



C'est vrai, c'est bien vrai ? Vous m'accordez le pardon ? Vous serez fiers de moi ! Vous savez, je comprends mieux maintenant... Plus jamais je n'irai aussi loin dans l'Amour. Quoi mon père ? Il est mort quand j'étais enfant. Enfant, vous me dites enfant ? J'aimerais tant reprendre là où j'ai laissé. Pourquoi est-ce impossible ? J'ai déjà tellement donné. Une mission ! Sauver l'âme de mon père... Je vous en prie, ne me faites pas reculer dans le temps. Revivre une enfance comme la mienne, c'est impensable, mes Seigneurs ! Mon Dieu, j'ignore si je serai assez forte. Vous le croyez vraiment ? Plus forte ? Peut-être... Mais dites-moi, aurai-je la même vie ? Oui ! Et Paul et Nicolas seront là de nouveau ! Revivre mon enfance, une grâce ? Peut-être... je ne sais pas... Une grande mission pour tous les êtres de la Terre, moi... Moi, je changerai des choses ? De grandes choses ? Et je vous aurai oubliés, sauf dans mon âme... Merci, nobles Juges. La paix ? Oui, avec vous également...